

Nöel CANNAT

## QUEL ESPOIR POUR LES EXCLUS DE LA VILLE MONDE?

### RESUMEN

La Ciudad Mundo está poblada por rurales, ciudadanos y «metropolitanos». Convertido en lugar de todos los peligros, la metrópoli es un espacio en el cual el modelo social dominante -la modernidad occidental- ha perdido su capacidad de integración. El universo urbano ha sido desestructurado por la voluntad de los poderosos de plegar los migrantes al modelo burgués, en vez de escucharlos y ayudarlos a reinventar la ciudad.

Los factores de esperanza en la Ciudad Mundo son de dos órdenes: 1) en los barrios marginales: los esfuerzos ascendentes de los grupos de base a favor de un redescubrimiento en común de la historia de cada uno, de una confrontación de los sistemas de conocimiento. 2) en la cima del Estado: la toma de conciencia de algunos «Olimpianos» que pueda inducir a transformaciones de las relaciones entre el Estado y la sociedad.

**El reconocimiento y sistematización del saber popular** es el punto de partida de toda política de desarrollo verdadero. El significado profundo de las estrategias de resistencia cultural observadas en todos los continentes reside en el convencimiento, ampliamente compartido, de que la racionalidad de los pobres representa el porvenir de la humanidad.

Avant dix ans, la moitié de la population mondiale vivra dans des agglomérations: 22 d'entre elles -contre 2 en 1950 et 11 en 1985- dépasseront les 10 millions d'habitants. La Ville Monde rassemble trois catégories de personnes: des populations rurales majoritaires, les habitants des métropoles, et ceux des villes au sens ancien. Comme son double hypertrophié, la mégapole, expliquent Magaly Sánchez et Yves Pedrazzini,<sup>1</sup> la métropole n'est pas la ville: c'est « une collection de territoires que personne ne peut posséder en commun... un **espace** où le modèle social dominant a perdu sa capacité d'intégration sociale». Forcément, pourrait-on dire, puisque ce modèle repose pour l'essentiel sur un individualisme agressif, une compétition forcée pour un maximum de consommation, une inflation de la valeur d'échange et le mépris délibéré des pratiques et des valeurs d'usage qui fondent toute culture. Il n'a plus rien de «religieux», au sens étymologique (relegere = rassembler).

Dans la ville ancienne, les gens «**fonctionnent**» plus qu'ils n'agissent: la capacité d'assumer une fonction est plus prisée que la capacité d'agir, d'improviser d'urgence une conduite adaptée à un danger pressant. A l'inverse, dans la métropole où se multiplient les marges incontrôlées, les gens du trottoir, les bandes de jeunes et les gangs, l'action impromptue, souvent

1 / Yves Pedrazzini - Magaly Sánchez, *Malandros, bandas y niños de la calle. Cultura de urgencia en la metrópoli latinoamericana*. Vadell Hermanos Editores. Valencia-Caracas, 1992.

violente, et le nomadisme, deviennent les conditions de la **survie**. La différence entre ville et métropole tient plus à la culture qu'à la démographie: on rencontre au Venezuela, écrivent ces auteurs, dans des villes de moins d'un million d'habitants, l'improvisation agitée, la nervosité bruyante qui trahissent la métropole en gestation. La métropole en fait est déjà en germe dans la décision des autorités de faire rentrer de force dans le cadre rassurant de la ville ancienne, la multitude des migrants venus des zones rurales, en quête d'emplois et d'éducation pour leurs enfants.

Au cours des vingt dernières années, nous avons vu ce schéma s'imposer dans des villes comme Abidjan, Bombay, Séoul, Casablanca, partout où, refusant le bidonville qui dépare l'image qu'ils se font de la cité, les gouvernants s'épuisent «à gérer la ville avec des outils conceptuels inadéquats»<sup>2</sup>. En s'efforçant de plaquer sur un habitat populaire en croissance explosive, une grille d'analyse dérivée du modèle colonial de «rationalisation-exclusion», ils provoquent une «fibrillation» du Corps Social partagé entre deux modèles antagonistes. Aussi leur volonté affichée de «remettre de l'ordre» **sans tenir compte des exigences des vivants** est-elle perpétuellement dépassée par les faits. Dans nombre de cas pourtant, ces intrus, ces «arrivistes» comme on dit à Tunis, avaient entrepris de réinventer la ville, ils étaient sur le point de se muer en «nouveaux citoyens»<sup>3</sup>, ils apportaient un sang neuf à la cité embourbée dans la sédentarité fonctionnelle, ils étaient l'ESPOIR.

C'est le refus des «Olympiens» -promoteurs, politiques, bureaucrates, propriétaires maîtres du pouvoir- de les accueillir dans la dignité qui fait de ces citoyens potentiels des exclus et de

la cité une métropole. C'est alors que naissent et se développent les «cultures de l'urgence» qu'étudient les auteurs cités: il s'agit pour les exclus de reprendre leur souffle, de quelque manière que ce soit. Lorsque leur sont refusés les points d'appui légaux qu'ils réclament à qui vient les écouter -le droit au sol, le dialogue avec les autorités, des équipements publics, des emplois, l'arrêt des persécutions administratives et policières-, les «nouveaux citoyens» des quartiers spontanés cherchent dans le fondamentalisme politique ou religieux, ou dans entreprises illégales, le rétablissement des liens culturels qui donnent un sens à leur vie. Qu'elle prenne le visage austère du fanatisme ou se mette au service de l'enrichissement immédiat (par la frustration d'une non consommation aiguës par les invites publicitaires), la violence devient «l'expression d'une norme sociale en devenir»<sup>1</sup>.

Dans un univers urbain déstructuré par la volonté des puissants de plier les migrants aux modèles bourgeois au lieu de s'enquérir de leurs difficultés, la répression par l'Etat des possibilités non violentes de survie économique (de la construction clandestine aux mille expédients de l'économie non formelle) enferme inéluctablement les pauvres dans le contre-développement. Le discrédit qui frappe les cultures populaires, citadines ou paysannes, le mépris des analphabètes et de l'oralité, le dédain de l'intelligence concrète et du travail manuel, la survalorisation du cerveau du calcul, de «l'expertise», sont l'autre face du modèle colonial du développement dénoncé par Massiah et Tribillon. Pour mettre de l'ordre, aménager, rationaliser, «développer» sans délai, il faut nécessairement **exclure le désordre**, l'imprévu, le spontané, et donc tous les porteurs de cette culture populaire

2 / Gustave Massiah et Jean-François Tribillon, *Villes en développement. La découverte*. Paris, 1987.

Le concept de rationalisation-exclusion se réfère au modèle colonial classique opposant la ville européenne aux rues bien tracées à la ville indigène dont les bidonvilles prennent le relais.

3 / Jean-Marie Gibbal, *Citadins et villageois dans la ville africaine. L'exemple d'Abidjan*. Presses Universitaires de Grenoble / François Maspero, 1974.

qu'on veut écraser sous le rouleau compresseur de la «modernité».

Quel espoir donc pour les exclus dans des métropoles devenues le lieu de tous les affrontements? Comment les pauvres peuvent-ils résister à la volonté des privilégiés de nier leur existence? Au Brésil, cette négation qui peut aller jusqu'au meurtre, s'affiche crûment au coin de chaque rue. «Nous sommes, dit Adalberto Barreto <sup>4</sup>, un pays gouverné par les morts. Les vivants qui ont accès au pouvoir se comportent comme des morts vis-à-vis du quotidien des masses populaires. Dans la favela, 54% des gens n'ont pas de carte d'identité ou d'acte de naissance. Pour l'Etat, ils n'existent simplement pas. Voilà pourquoi il est si facile de les tuer comme on tue des moustiques. Pour ces millions d'hommes, la vie quotidienne est un **cauchemar prolongé**... Tous les stéréotypes concernant la culture populaire (sont) l'expression d'une idéologie dominatrice et colonisatrice qui, pour maintenir son hégémonie, a besoin de détruire les autres».

Dans la communauté de **4 Varas**, l'une des quarante qui composent l'immense bidonville de Pirambù, à Fortaleza (Brésil), l'Institut d'Etudes de la Famille fondé par deux pionniers, Adalberto Barreto et Antonio Mourao, propose un modèle de thérapie populaire unissant tradition et modernité: «l'originalité de notre travail, expliquent-ils, réside dans la volonté de tenter une expérience de revitalisation de la culture populaire de la favela, à **partir des éléments refoulés et oubliés de la mémoire collective**... L'exode rural accentué par les sécheresses cycliques du Nordeste, entraîne un appauvrissement culturel qui, dans un grand nombre de cas, se traduit par des pertes d'identité, une aliénation de la personnalité antérieure possédée par des forces

magiques...» A l'espace de perte qu'est la favela, «lieu de passage à l'acte constant, de violences, de déchirements, il faut opposer **un espace de rencontre** pour amener les gens à parler».

La thérapie par l'art (sérigraphie, poterie, sculpture, chant, théâtre), le recueil de la mémoire des guérisseurs, chanteurs et musiciens populaires, la mise à la disposition des habitants et visiteurs d'une «**maison de la mémoire**», avec des documents filmés, des récits de vie, les noms des victimes de la violence policière, etc., permettent aux favelados de **faire échec à la fragmentation** provoquée par leur nouvelle situation, et de renforcer leurs liens sociaux. Le passage de la violence à l'expression est un apprentissage de la parole, par exemple avec des codes linguistiques et théâtraux. «Je pense pour ma part, dit le Dr. Barreto, que le problème de la psychiatrie est moins un problème de LIEU (l'hôpital) que de LIEN. Les liens, c'est d'abord la relation stable et dynamique avec la terre, la religion, le système symbolique, les voisins. Avec la migration, les «favelados» se sont déracinés, ils ont perdu tous liens avec leur référence identitaire... Il appartient au thérapeute... de permettre au sujet de trouver un sens à sa maladie.» Telle est d'ailleurs la clé du succès des guérisseurs: «ils réussissent parce qu'ils se situent dans le même univers culturel que leurs patients.»

Au cours de l'été 1992, les marginaux de **4 Varas** ont reçu la visite d'un groupe d'Indiens Tremembè. Ce fut le moment, écrit Louis HERNIS MARCELIN, «d'une nouvelle dynamique de communication entre **les rayés de l'Histoire** parce qu'issus d'une «société sans Histoire» **et les pauvres d'un bidonville en quête de dignité, de réappropriation de leurs histoires**

4 / Rencontre de Saint-Sabin, «Vivre en paix dans un monde de diversité». Fondation pour le Progrès de l'Homme/Réseau Sud-Nord Cultures et Développement. Document préparatoire n° 2 (Louis HERNIS MARCELIN, nov. 1992). Entretien avec Adalberto Barreto, psychiatre, co-fondateur de l'Instituto de Estudos da Família, Fortaleza, Brésil, et d'autres personnes.

personnelles et collectives...» Dans leur dialogue s'est joué «l'avènement possible de nouvelles espérances chez les exclus», à partir de petites initiatives facilitant l'expression de nouvelles formes de communication populaire. Le temps de la certitude «scientifique» est révolu, conclut le Dr. Barreto: un projet de développement bien bouclé et sans espace pour l'imprévu n'est que manipulation. Car «**l'imprévu est la marque même du temps des pauvres.**»

Pour les exclus de la métropole, le seul espoir qui compte vraiment est **culturel**: il est dans la récupération de leur mémoire, de leur être profond nié par une modernité qui croit avoir réponse à tout. Seule cette anamnèse peut leur redonner le sens de l'action mesurée, de la contestation positive, de la **continuité** entre le passé et l'avenir. «La modernité occidentale est castratrice, souligne Thierry Verhelst <sup>5</sup>: elle conduit à une rupture entre soi et son corps, entre soi et les autres, entre soi et la nature, et finalement entre soi et Dieu». Incapables d'écouter, les «développeurs» d'Occident contribuent «à la destruction des cultures par des projets qui agressent leurs valeurs et font disparaître des savoir-faire...» Au service des artisans éthiopiens depuis un quart de siècle, le français Jacques Dubois <sup>6</sup>, à Addis-Abeba, s'efforce de les aider à **comprendre les raisons** qui leur font aimer tels objets et telles formes en se fiant à leur propre goût, à leurs propres yeux, et non et non pas à ce que disent les media occidentaux..

«Nous nous sommes installés dans l'**arrogance**», conclut Thierry Verhelst, et cette arrogance fonde le modèle colonial de rationalisation-exclusion. «Tant qu'on est persuadé qu'on sait ce

qui est bon pour les gens, on ne peut pas les aider, explique le Dr. Jean Ambrosi <sup>7</sup>. Le tiers-monde, ce sont avant tout des gens en état de privation par rapport à leur propre savoir.» Les exclus, les paumés sont assourdis par le bruit terrifiant que fait l'Occident avec ses machines, ses armes, ses media qui ruinent le silence intérieur où mûrissent les résolutions. Les Occidentaux, poursuit Ambrosi, "ne sont pas habitués à communiquer avec des gens pour qui la zone métaphysique représente la plus grande part de l'espace intelligent. Mon incapacité de saisir cette dimension, c'est celle de quelqu'un qui vit dans une société qui n'entretient plus de relation suivie avec le sacré. Au Brésil, en Iran, en Afrique, le paysan ne travaille pas la terre: il travaille **avec la terre**, entité supérieure dont il sollicite la bienveillance". " Pourquoi blesser inutilement la terre?", dit le paysan dogon qui repose sa bêche à plat au lieu de la planter dans le sol...

En ne reconnaissant pas les limites de son savoir, l'Occidental s'est rendu incapable d'**écouter et de renvoyer la parole** qui dit ce qui ne va pas, mais qui dit aussi comment s'en sortir. «Ce qui fait maladie, insiste Jean Ambrosi, ce n'est pas tant la dépression que le fait d'évoquer soi-même le moyen de s'en sortir **sans être capable de l'entendre**... Les institutions traitent des cas; elles ne communiquent pas avec des personnes; elles ne sont pas formées pour aider les gens à répondre à la question: qu'est-ce que vous pouvez faire pour vous-même?» Or ceux qui souffrent le plus sont aussi les plus proches de ce savoir intérieur que la modernité les dissuade d'extérioriser. Thierry Verhelst affirme à juste titre: «**la misère** qu'il y a dans le monde aujourd'hui est un produit de la modernité; il y avait des poches de misère et de famine dans le passé, mais leur amplification par la machine

5 / Thierry Verhelst, juriste belge, fondateur en 1985 du Réseau Sud-Nord Cultures et Développement, Bruxelles.  
Propos recueillis par Katia de Brabandere. Note de travail, fév. 1993.

6 / Rencontre de Saint Sabin. Document préparatoire n° 8 (Jean-Pierre Dardaude, sept. 1992). Entretiens avec Jacques Dubois, co-directeur du Départ. Technique et de Production au sein de l'Ethiopian Tourist Trading Corporation, Addis Abeba, Ethiopie, et d'autres personnes.

7 / Rencontre de St.-Sabin. Document préparatoire N° 8 (J.P. Dardaude, sept. 1992). Entretiens avec Jean Ambrosi, médecin, CERH (Centre d'Etudes et de Recherches sur les Mécanismes de la Relation Humaine), Suisse.

industrielle est phénoménale!»<sup>5</sup>

A leur manière, au fil des ans, les animatrices du SAPE<sup>8</sup> qui travaillent dans les favelas de Rio, cherchent à convertir en force cette misère des exclus «par la **restitution du savoir collectif** (à ses) véritables producteurs». L'équipe rassemblée autour d'Aida Bezerra s'est mobilisée dès les années 60 pour l'alphabétisation des groupes populaires, dans l'esprit des activistes de la gauche chrétienne d'alors: la révolution est inévitable, il faut former le peuple pour qu'il la réalise... «Il nous a fallu du temps, reconnaît Aida, pour comprendre l'insuffisance de la bonne volonté pour changer les structures de domination.» Il ne suffit pas de convertir en populisme le versant social révolutionnaire d'une idéologie bourgeoise (marquée par le volontarisme et le déterminisme industriel), pour éviter sa récupération par le modèle dominant. Mais à partir des années 70, le mouvement ascendant théorique que prétendait impulser le populisme, a cédé le pas à la démarche plus discrète (mais réellement ascendante) des groupes de base dont la récollection des histoires personnelles constitue le terreau culturel.

Longtemps occultée par l'effort même qui devait la mettre en évidence, la **culture populaire** a surgi au grand jour à travers la **confrontation des systèmes de connaissance**. «En stimulant les gens vers la découverte de leurs histoires personnelles, explique Ligia Segala, volontaire pour ce travail d'accompagnement des groupes de base dans la favela de Rocinha, je redécouvrais ma propre histoire, ma propre identité. C'est finalement ensemble qu'il nous a été donné de réaliser que le quotidien était un **tissu d'histories** et d'expériences en relations avec la grande histoire

8 / Rencontre de St.-Sabin.  
Document préparatoire n° 5  
(Louis Hems Marcelin, oct. 1992).  
Entretiens au SAPE (Serviços de Apoio em Educação), Rio de Janeiro, Brésil.

sociale qui l'a produit. Cette découverte de soi devait déboucher sur des conséquences inattendues dans un contexte de dictature militaire... Il y a eu explosion d'associations de «moradores de favela» (habitants de bidonville) autour des problèmes concrets: l'eau, les déchets, l'électricité, la santé, etc». Pour la première fois, dans les colonnes des journaux et les émissions télévisées, s'est imposée l'idée «que les favelas participaient de la ville et qu'elles posaient les problèmes de la ville elle-même».

Pionnières de la «décolonisation du regard», engagées dans «un processus de transformation de références» (Rute Rios), ces femmes ont découvert d'autres types de rationalité en adoptant «une attitude beaucoup plus investigatrice qu'activiste» (Aida Bezerra). «On est à la recherche, précise Cleide Laitao, de ce principe qui unirait le faire quotidien individuel avec quelque chose de collectif, de symbolique. **L'espace fragmenté nous hante...**» Et cette hantise répond directement à l'angoisse des favelados qui, à Rocinha, venaient raconter leurs histoires personnelles dans des sessions publiques où «les gens pleuraient, les gens riaient, les gens chantaient, les gens pensaient. Tout à la fois. Alors un d'entre eux se mit debout et dit: si nous avons une histoire, pourquoi ne pas nous aider à l'écrire? Nous en ferions un livre et ceux des autres favelas la liront, la ville elle-même saura que nous ne sommes pas des animaux mais **des êtres humains ayant chacun une histoire...**» Après deux années de travail, le 10 novembre 1982, 80 «favelados» apposèrent leurs marques dans la préface du livre mémorial intitulé: *Varal de lembranças, historias da Rocinha*.<sup>9</sup> Cette redécouverte de l'investigation substituée à un activisme stérile, appelle néanmoins pour couper court à la violence, **une**

9 / Varal de lembranças,  
Historias da Rocinha, Rio de Janeiro.  
Tempo e Presença / SEC / MEC /  
FNDE, 1983.  
Rocinha est la plus grande favela  
d'Amérique Latine.

**conversion parallèle du regard** des «Olympiens» qui décident des politiques urbaines. Produit d'une réflexion au sommet impulsée par la Fondation pour le progrès de l'homme, la **Déclaration de Caracas**<sup>10</sup> témoigne des possibilités existant dans ce domaine: les thèmes stratégiques qu'elle développe répondent pour l'essentiel aux attentes des «gens de rien» que nous avons rencontrés dans des bidonvilles d'Afrique et d'Asie à l'occasion de centaines d'entretiens.

Thème 1: «il faut considérer les quartiers d'habitat précaire comme **des espaces où de nombreuses dynamiques sont à l'oeuvre**», économiques, sociales, culturelles, bien qu'exprimées sous des formes souvent peu perceptibles de l'extérieur (économie informelle, réseaux souterrains de solidarité et de pouvoir, formes d'organisation, etc.) Le renforcement de ces dynamiques passe obligatoirement par **la consolidation de la situation foncière des habitants**» en légalisant la tenure, en vendant, donnant ou louant la terre.»

Thème 2: «il n'y a pas de politique efficace **sans réforme de l'action de l'Etat** et sans conception d'organismes réellement adaptés à la politique poursuivie», c'est-à-dire chargés d'appuyer les projets des habitants et non de faire «participer» ces derniers à des projets conçus en dehors d'eux. Ce point est majeur lui aussi: «toute politique en faveur de l'habitat précaire est au coeur de la **transformation des rapports entre l'Etat et la société.**»

Thème 3: «à l'échelle de quartier, il faut **procéder par des dotations globales** qui permettent des arbitrages entre priorités par les habitants eux-mêmes; associer financements publics,

10 / Déclaration de Caracas: La réhabilitation des quartiers dégradés, Leçons de l'expérience internationale. Délégation Interministérielle à la Ville / Fondation pour le Progrès de l'Homme. Dossier pour un débat, nov. 1992. La rencontre internationale de Caracas (25-29 nov. 1991) sur la transformation des quartiers précaires auto-construits, a réuni une trentaine de hauts fonctionnaires venus du

Brésil, du Chili, du Mexique, d'Indonésie, des Philippines, du Vietnam, d'Egypte, du Cameroun et de France, avec une délégation vénézuélienne de 15 personnes conduite par Mme. Marisela Padrón, Ministre de la Famille. Elle était animée par M. Pierre Calame, président de la FPH, et M. Henri Coing, professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris Val de Marne.

privés, et contributions en travail; disposer de mécanismes de décision permettant de débloquer l'argent au rythme de la maturation des projets; considérer la gestion de l'argent comme un moyen de renforcement des groupes et d'apprentissage de l'auto-gestion.»

A l'échelle macro-économique, c'est la **transparence des choix** qui est révélatrice, et notamment «l'équilibre entre le financement du logement des classes moyennes et l'amélioration de la situation urbaine des populations défavorisées...»

En soulignant la non-coïncidence des **rythmes** sociaux et des rythmes administratifs et politiques, la Déclaration de Caracas met aussi le doigt sur le problème culturel: «il y a les temps courts de la réponse à l'urgence, et **les temps longs d'une maturation** des projets, d'une consolidation des organisations, de la transformation progressive des quartiers au rythme des changements sociaux, culturels et économiques d'une population qui s'intègre progressivement à la ville et à la société.»

Ces derniers mots révèlent la limite de la «conversion du regard» dont nous parlions: faudra-t-il donc toujours «intégrer» la majorité à la minorité, le faire quotidien du «tiers-monde» à celui de l'Occident, et la pensée symbolique au calcul? Le temps n'est-il pas enfin venu de tenter une **relecture de la Ville Monde** en suivant le regard des pauvres?

**L'union des contraires** dont nous examinons ailleurs<sup>11</sup> les termes opposés -culture populaire des «gens de rien» et culture technocratique des «Olympiens»- est irréalisable si ces derniers

11 / Noël Cannat, *Olympiens et gens de rien à la conquête de la Ville Monde*. L'Harmattan, 1993.

ne cessent pas un instant de courir au plus pressé et de sacrifier perpétuellement, comme le dit l'historien africain Ki-Zerbo, «l'important à l'urgent». Il revient à la culture populaire d'intégrer et de relativiser le «développement» technocratique, à la pensée symbolique de s'assurer les services de la pensée analytique, aux peuples du «tiers-monde» de digérer et d'assimiler l'Occident, et non l'inverse. L'union des contraires n'est possible que **dans le sens de la flèche du temps**, si nous ne voulons pas nous enfoncer toujours plus dans la société «duale». Ignorer le caractère irréversible du temps dans le domaine culturel reviendrait à remettre celui-ci sous la coupe des approximations mécanistes de la physique newtonienne qui sont à la source des échecs du «développement».

Dans la Ville Monde, l'exclusion n'est donc pas une catastrophe imprévisible ni une fatalité sans issue. C'est un processus entropique d' **appauvrissement culturel** contre lequel il est toujours possible de lutter en reprenant en amont la quête de l'altérité. C'est la diversité des personnes et des thèmes culturels qui fait la richesse d'un milieu humain. Lorsque, le désordre initial surmonté et le brassage accompli, s'est développée une civilisation originale, il faut bien se dire que le processus d'entropie est déjà à l'oeuvre et qu'il va progressivement (il y faudra parfois des siècles) refermer cette société sur elle-même et exclure ceux-là mêmes qui pourraient la renouveler.

L'évolution perverse de la métropole et l'exclusion qu'elle engendre sont en germe partout où règnent dans une partie de la population **la honte et le mépris de soi**. Où qu'elle se rencontre, nous expliquait à Genève Christiane Perregaux, chaque situation

de ce type est porteuse de violence à plus ou moins long terme. Pour gérer la complexité des processus aujourd'hui à l'oeuvre, il faut, au prix d'une écoute attentive, **reconnaître les savoirs existants** chez le plus pauvres et aider ces derniers à intellectualiser ce qu'ils ressentaient confusément. Il ne s'agit nullement de leur inculquer (ce mot obscène, comme disait Lobrot) la modernité occidentale, mais de les aider à prendre conscience de leurs atouts et pas seulement de leurs manques.

Vers le milieu des années 80, les maîtres de l'enseignement primaire du canton de Genève se disaient désarmés devant l'afflux d'élèves allogènes, notamment portugais, qui s'intégraient difficilement dans leur classes. En 1992, les enfants d'immigrés représentent 40% de la population scolaire du canton, et au moins 50% des Genevois sont d'origine non-suisse. Le groupe de recherche de Pierre Dasen à l'Université de Genève <sup>12</sup> a conclu après plusieurs années d'enquête auprès des enseignants, des enfants, de leurs parents, que le problème de l'assimilation n'était pas dans l'enfant mais **dans l'école** qui reflète une société mono-culturelle qui n'existe plus. Certes, des pratiques pédagogiques nouvelles sont apparues pour gérer la diversité, mais **l'approche inter-culturelle** n'est pas encore la référence principale des enseignants ni des autorités. Or la valorisation des savoirs antérieurs des élèves paraît bien être la condition majeure de leur future intégration socio-professionnelle dans une société suisse elle-même appelée à se transformer profondément pour les accueillir....

Il faut donc admettre qu'en Europe aussi, dans des villes demeurées largement conformes au modèle ancien, où les gens

12 / Rencontre de St.-Sabin.  
Document préparatoire n° 13  
(Noël Cannat, sept-oct. 1992).  
Entretiens avec le groupe de  
recherches de Pierre Dasen,  
professeur à la Faculté de  
Psychologie et des Sciences de  
l'Education de l'Université de Genève,  
Suisse.

«fonctionnent», où le passage à l'acte incontrôlé reste l'exception, il n'est pas dépourvu de sens qu'à travers des actions significatives (qu'il revient à l'école de proposer), les enfants des «nouveaux citoyens» se mettent à «**parler**». C'est seulement ainsi qu'ils pourront plus tard «s'intégrer» de façon positive à la ville, c'est-à-dire se poser en acteurs du présent, voire en contestataires d'une modernité mutilante qui, sans oser l'avouer, vise à faire de ceux qui la rejettent, des infirmes culturels.

A Paris, Suzanne Bukiet, diplômée de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, a créé une librairie internationale, L'Arbre à Livres<sup>13</sup> qui édite des imagiers trilingues pour les toutpetits: français-turc-allemand, français-anglais-portugais, français-anglais-arabe, etc. «Il ne s'agit pas, dit-elle, de parler à la place des gens de ces pays, mais de leur donner une place **pour qu'ils parlent eux-mêmes d'eux-mêmes**. La démocratie, ça s'apprend, et les phénomènes d'intolérance sont en grande partie nourris par l'ignorance».

La lutte contre l'ignorance d'autres mondes culturels n'est pas seulement une lutte contre l'exclusion: c'est aussi, souligne Mme. Bukiet, une **lutte pour la vitalité de notre propre culture**, car «à chaque progrès technique correspond une forme de régression des capacités humaines: ainsi de l'oralité et de la mémoire devant l'écrit...» Voilà pourquoi le réveil de l'espoir des pauvres (et même des riches) urbains est indissociable du **réveil des paysans** et des civilisations orales, dont des signes nombreux apparaissent dans le monde aujourd'hui. Au seul Burkina Faso, 4263 groupements paysans d'une cinquantaine de membres, gérés par des comités élus, composent la Fédération des Unions

de Groupements Naam (FUGN), dont les réalisations pratiques sont très nombreuses: champs collectifs, banques de céréales, fabrication de charrettes, gestion de moulins à mil, retenues d'eau, alphabétisation, caisses de solidarité, pharmacopées, groupes théâtraux, bibliothèques villageoises, recueils de la mémoire collective, etc.

Le succès de l'entreprise de Bernard Lédéa Ouedraogo, fondateur de ces groupements dans les années 70, est dû au souci de **respecter la diversité des cultures** et de s'appuyer sur les formes locales de solidarité traditionnelle pour susciter «une autre société» en faisant jouer ces ressorts puissants que sont l'identité et l'estime de soi. Dans le Kombi-Naam, naam des jeunes, naam pour jouer, nous dit Thierry Verhelst<sup>14</sup>, les traits élitistes, dominateurs, du véritable Naam politique qui organise la société mossi ont été gommés. La cérémonialité, la noblesse du Naam ne sont pas récusées mais en quelque sorte, démocratisées, comme dans une sorte de contre-idéologie. D'où l'enthousiasme des milliers de paysans et de paysannes qui s'y sont reconnus: «les Naam nous ont délivrés de la honte...» En sélectionnant les valeurs du passé jugées positives et en laissant tomber d'autres jugées désuètes, comme l'étouffement de l'esprit de recherche (il ne faut pas essayer, disait-on jadis, ce que les ancêtres n'ont jamais réalisé), les groupements Naam construisent une **société nouvelle** qui ne sera ni traditionnelle ni occidentale, mais qui, étant bâtie sur la fierté des paysans tels qu'ils sont, saura lutter pour garder le moins possible d'inégalités sociales et «développer sans abîmer» (Th.Verhelst).

Au Mexique, l'Atelier Tzotzil animé par André Aubry<sup>15</sup>, est une

13 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 14* (J.P. Dardaoud, sept. 1992). Entretien avec Suzanne Bukiet, Paris.

14 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 6* (Thierry Verhelst, juin 1992). Entretien avec responsables de la FUGN, au Burkina Faso.

15 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 1* (Edith Sizoo, mai 1992).

Entretien avec André Aubry, anthropologue, fondateur de l'INAREMAC (Instituto de Asesoría Antropológica para la Región Maya), à S.Cristóbal de las Casas, Mexique.

16 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 3* (N.Cannat, août, 1992). Entretien avec l'équipe du PRATEC (Proyecto Andino de Tecnologías Campesinas), et avec d'autres personnes, au Pérou.

A l'intérieur du monde officiel et notamment de l'Université, le PRATEC s'efforce d'ouvrir un espace pour la culture andine. A Cajamarca, Ayacucho, Puno, El Cuzco, l'affirmation de la cosmovision andine renouvelle l'enseignement de l'agronomie.

17 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 4* (N. Cannat, juil.-août 1992). Entretien au

CEDM (Centro de Estudios y Documentación Mapuche Liwen) qui s'attache à sauvegarder les bases culturelles des communautés indigènes du Chili.

18 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 11* (N. Cannat, août 1992). Entretien avec Tania Roelens, Tomas Bolanos et d'autres personnes, à Bogotá, Colombie.



petite entreprise d'édition de littérature tzotzil par les Tzotzils (300.000 Indiens d'origine maya vivant autour de San Cristóbal de la Casas, au Chiapas). C'est une littérature de paysans, de pauvres, d'Indiens: 28 ouvrages publiés à ce jour avec des tirages moyens de 600 exemplaires, des livres de tous genres qui sont ensuite parfois traduits en espagnol, mais jamais l'inverse... Au Mexique, explique André Aubry, «l'ancienne culture indienne est le principal produit d'exportation. **On vénère l'Indien mort.** Mais l'Indien vivant est vu comme une entrave au développement du pays. Il faut donc l'intégrer, l'assimiler à la vie nationale, le mexicaniser, l'occidentaliser, pas par la violence comme au Guatemala, mais par la voie douce: l'éducation... Dans un pays où la politique culturelle est une police culturelle, l'alphabétisation (en espagnol) est **une destruction de la pensée autochtone**».

En rendant aux Tzotzils leur langue (non écrite) transformée en dialecte (écrit), l'INAREMAC (Institut d'Appui Anthropologique à la Région Maya) leur restitue leur propre instrument de pensée, car une langue non écrite est un instrument de communication mais pas un outil conceptuel. En cherchant dans les archives les documents les concernant, en explorant la pensée paysanne pour connaître ses solutions aux problèmes de l'agriculture, l'INAREMAC poursuit toujours le même objectif: une **systématisation du savoir populaire** et le **retour de cette connaissance** aux gens pour qu'ils puissent l'utiliser. Pour comprendre, souligne André Aubry, «il faut marcher avec les gens... On ne pense pas seulement avec son cerveau, on pense aussi avec sa houe. Nous avons arrêté les cours, les séminaires: nous allons dans les villages, dans les champs, nous forgeons avec ces paysans des instruments pour résoudre leurs

problèmes... Comme la pauvreté marginalisée va se généraliser de plus en plus, les solutions de la post-modernité agricole seront trouvées par la rationalité des pauvres.»

Dans cette conviction que **la rationalité des pauvres représente l'avenir de l'humanité**, réside la signification profonde des stratégies de **résistance culturelle** («rescate», rachat, revalorisation) qui orientent l'action du **PRATEC au Pérou**<sup>16</sup>, du **Liwen au Chili**<sup>17</sup>, celle de Tania Roelens et Tomas Bolanos chez les Indiens **Guahibos** de l'Orénoque<sup>18</sup>, celle d'**APICA** au Cameroun<sup>19</sup>, du **GEAD au Zaïre**<sup>20</sup>, de Guy Poitevin et Hema Rairkar (**CCRSS**) en Inde<sup>21</sup>, du **THIRD** en Thaïlande<sup>22</sup>, d'Albert Poulet-Mathis (**Tien Educational Center**) à Taiwan, tous en quête «d'une **anthropologie réciproque** ouvrant la voie à un dépassement des malentendus».<sup>23</sup> «La paix viendra, conclut l'ing. César Ruiz Canales, vice-recteur de l'Université d'Ayacucho, **quand nous comprendrons les paysans.**» L'intelligence de la pensée paysanne fondée sur une insertion harmonieuse dans le monde avant d'en tirer parti pour vivre, est en effet au cœur de la lutte contre l'exclusion.

Ce qui est profondément en cause aujourd'hui et le sera de plus en plus dans un avenir prévisible, c'est l'anthropocentrisme des hommes d'Occident opposé au **cosmocentrisme** des civilisations traditionnelles. L'homme faustien, l'homme prométhéen qui a surgi des ruines de la culture médiévale européenne, était dès l'origine, aux XVe, XVIe siècles, porteur de cette mort qu'il n'a cessé depuis lors de semer sur des champs de bataille de plus en plus vastes, dans des mines, des plantations, des usines qui préfiguraient les modernes goulags, dans des métropoles livrées

19 / Rencontre de St-Sabin. *Document préparatoire n° 7* (Thierry Verhelst, juin 1992). Entretiens avec des responsables et amis de l'APICA

(Association pour la Promotion des Initiatives Communautaires Africaines), au Cameroun.

A l'opposé du discours des élites sur le développement qui reste incompris des paysans, l'APICA cherche à revaloriser les ethnies, leurs coutumes, et l'usage des langues locales en

libérant l'expression dans les villages, en exerçant une fonction de miroir.

20 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 9* (Thierry Verhelst, oct. 1992). Entretiens avec Batabiha Bushoki, au GEAD (Groupe d'Etudes et d'Action pour un Développement Bien Défini), au Zaïre. Le GEAD professe qu'il faut «inventer une approche africaine de l'Etat... laisser aux grandes entités

ethniques un maximum de pouvoir et d'initiative...»

21 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 18* (Edith Sizoo, oct. 1992). Entretiens avec Guy Poitevin et Hema Rairkar au CCRSS (Center of Cooperative Research in Social Sciences), à Pune, Inde.

22 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 10* (Edith Sizoo, nov. 1992). Entretiens avec Seri Phongphit, au Thai Institute for Rural Technology (THIRD), à Bangkok, Thaïlande.

23 / Rencontre de St.-Sabin. *Document préparatoire n° 21* (Alain Le Pichon, févr. 1993) Entretiens avec le Père Albert Poulet-Mathis, à Taiwan

au vacarme industriel, à la pollution et au stress. Il a troqué le cosmos contre une sorte de coque vide, un emballage «biodégradable» et l'homme véritable contre des «ressources humaines», simples gisements de producteurs et de consommateurs, voire d'organes à transplanter.

Face au désordre et au chaos qui en résultent dans la Ville Monde, il faut écouter les conseils des paysans, comme cet ancien qui disait en Thaïlande aux jeunes de son village: «si vous voulez aller en avant, **regardez d'abord en arrière**, regardez d'où vous venez. Et si vous voyez devant vous le chaos, le désordre, n'avancez pas tout de suite...» Pour tout changement, dit-on dans les groupements africains, il faut faire un retour en arrière. Ce n'est qu'à ce prix qu'on construira une autre société..." Le développement, c'est **partir de soi**: on ne développe pas une plante, **ON L' ARROSE...**" Contre l'exclusion, **le rachat du passé** est la meilleure arme des faibles.